

MICHEL ELTCHANINOFF

**DANS LA TÊTE
DE VLADIMIR
POUTINE**



ESSAI

SOLIN/ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

- Dostoïevski : roman et philosophie*, PUF, 1998.
Manuel de survie dans les dîners en ville (avec Sven Ortoli), Seuil, 2007.
Les Insupportables (avec Sven Ortoli), Seuil, 2009.
L'Expérience extrême (avec Christophe Nick), Don Quichotte, 2010.
Dostoïevski : le roman du corps, J. Millon, 2013.
Dans la tête de Vladimir Poutine, Solin/Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1414.
Les Nouveaux Dissidents, Stock, 2016.
Dans la tête de Marine Le Pen, Solin/Actes Sud, 2017.
Lénine a marché sur la Lune, Solin/Actes Sud, 2022.

Ouvrage publié sous la direction de
Michel Parfenov

Illustration de couverture : © Michael Pleesz pour le *Time*

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-05279-9

Michel Eltchaninoff
DANS LA TÊTE DE
VLADIMIR POUTINE

essai

SOLIN
ACTES SUD

INTRODUCTION

POUTINE ET LA PHILOSOPHIE

Russie. Début janvier 2014. Les hauts fonctionnaires, les gouverneurs des régions, les cadres du parti Russie unie reçoivent un singulier cadeau de Nouvel An de la part de l'administration présidentielle : des ouvrages de philosophie ! *Nos missions* d'Ivan Ilyine, *La Philosophie de l'inégalité* de Nicolas Berdiaev, *La Justification du bien* de Vladimir Soloviev, œuvres de penseurs russes du XIX^e et du XX^e siècle. Si Gogol revenait, il décrirait ces imposants personnages, habitués aux restaurants chics et aux belles voitures, en train de peiner sur la lecture de pages emplies de spéculations sibyllines. Mais il faut s'y mettre, et passer des soirées à s'arracher les cheveux. Le président lui-même a récemment cité ces auteurs dans des discours décisifs, et il faut essayer de comprendre ce qu'il a voulu dire. Les plus persévérants ont d'ailleurs trouvé dans ces livres des formules qui résonnent étrangement, et ont senti comme une concordance des temps : le rôle du guide de la nation dans une démocratie authentique, l'importance d'être conservateur, le souci d'ancrer la morale dans la religion, la mission historique du peuple russe face à l'hostilité millénaire de l'Occident...

En février, certains de ces fonctionnaires – les départements de politique intérieure et des projets sociaux du Kremlin pour être précis – assistent à des conférences obligatoires sur le thème du conservatisme. En mars, c'est au tour des cadres de Russie unie de devoir assister aux cours de l'Université civique¹. Mais ce programme de rattrapage en philosophie est bouleversé par un événement historique, l'annexion de la Crimée. Ce n'est pas une raison pour abandonner l'effort, au contraire. La preuve, du 10 au 20 août se tient dans la Crimée juste conquise le forum de la jeunesse Tauride 2014. Des philosophes viennent expliquer aux jeunes les sources intellectuelles et l'actualité du "tournant conservateur" inauguré par Vladimir Poutine. Parmi eux, un enseignant de la prestigieuse université de Moscou. Boris Mejouev rappelle devant une salle comble que la grande alternative quant au destin du pays est la suivante : "S'édifier comme une civilisation séparée (...) ou se penser comme le sauveur conservateur de l'Europe²." Plusieurs historiens de la philosophie, spécialistes de pensée russe, l'accompagnent. Au même moment, dans un magnifique palais de bord de mer, ancienne résidence de l'empereur Alexandre III, d'autres philosophes interviennent sur la "pensée conservatrice en Russie" ou sur le "retour de la Crimée à la Russie comme nouvelle étape de la formation de l'État russe : du déclin des années 1980 et 1990 à une étape de consolidation". La philosophie

1. "Berdiaev à la sauce Poutine", par Natalia Galimova, article paru sur le site Internet Gazeta.ru, 16 mai 2014.

2. Site Internet du Front populaire russe, 18 août 2014.

est partout dans la Russie de 2014. Et c'est le président lui-même qui imprime ce mouvement avec ses citations de penseurs.

Poutine serait-il féru de philosophie? Allons donc! L'homme préfère l'histoire, la littérature, et surtout le sport. Il n'est pas un intellectuel. Il adore raconter sa jeunesse de voyou et d'espion plutôt que d'évoquer ses études à la faculté de droit de Saint-Petersbourg. Il montre dès qu'il le peut qu'il privilégie les grands espaces et les exploits physiques aux cabinets de lecture. Et lorsqu'il évoque la philosophie, c'est pour se moquer de ceux qui coupent les cheveux en quatre, ou pour avouer son ignorance. Ou alors il la comprend, comme beaucoup de Russes, dans le sens d'une sagesse orientale. Il cite volontiers Lao Tseu, "grand philosophe oriental"¹, et considère que le judo, qu'il pratique, est la vraie philosophie. Bref, personne n'oserait faire de Poutine un intellectuel.

En tant que dirigeant politique, d'ailleurs, il ne souhaite pas imposer une idéologie d'État sur le mode soviétique. Dans le texte programmatique qu'il publie au moment même où il accède à la présidence par intérim, "La Russie au tournant du millénaire", il se démarque du passé communiste : "Je suis opposé à la restauration en Russie d'une idéologie d'État officielle

1. Intervention lors du sommet "Business et globalisation", 15 novembre 2000, Brunei. La quasi-totalité des interventions et des discours de Poutine peut être consultée, en russe, sur le site de la présidence de la Russie Kremlin.ru. Nous traduisons à chaque fois.

sous quelque forme que ce soit. Dans la Russie démocratique il ne doit y avoir aucun consensus civil forcé¹.” Il le répétera régulièrement : “Je ne crois pas qu’il nous faille une idéologie et une philosophie dominantes. Mais l’État, bien sûr, peut être dirigé par un philosophe – à condition qu’il partage cette vision des choses².” Poutine n’a rien contre les métaphysiciens, mais il ne veut pas d’un philosophe-roi platonicien.

Enfin et surtout, Vladimir Poutine est un réaliste. Il adapte son discours au gré des circonstances politiques et ne tient à être enchaîné par aucun carcan idéologique. Il veut garder l’initiative. Il est entouré d’une nuée de *speechwriters* qui lui proposent des références philosophiques multiples et mouvantes. Toutes les personnes que nous avons interrogées, qu’ils soient anciens conseillers du président, commentateurs ou intellectuels, récusent l’idée d’une “philosophie de Poutine”. Ce serait trop simple. Mais un détail est significatif. Après avoir nié que Poutine possède ou applique une théorie philosophique précise, ils se mettent tous à énumérer les noms des grands penseurs qui, d’après eux, influencent sa vision du monde et son action, et expliquent en quoi Poutine reprend tel ou tel aspect de leurs théories.

1. “La Russie au tournant du millénaire”, article paru le 30 décembre 1999 dans plusieurs journaux. Voir par exemple le site de *Nezavissimaya Gazeta*, www.ng.ru/politics/1999-12-30/4_millennium.html.

2. Rencontre avec les étudiants de l’université de Kaliningrad, 27 juin 2003, Kaliningrad.

Poutine est en réalité influencé par certaines idées philosophiques. Cela transparait dans ses discours et dans son action. Il est ce qu'on peut appeler un Soviétique de base. Comme tous les citoyens d'URSS, il a été élevé dans le respect quasi religieux des livres et des grands noms de la culture. En Union soviétique comme en Russie, on ne se moque ni de la culture, ni de la philosophie, que les étudiants de toute discipline devaient aborder à l'université. Durant ses études, Vladimir Poutine a appris le nom et la doctrine des grands penseurs russes et étrangers. Par ailleurs, revenu de RDA à la chute du mur de Berlin après cinq ans de mission pour le KGB, il est certainement surpris de la floraison éditoriale qui a eu lieu en son absence. En quelques années de perestroïka, de nombreux auteurs sont publiés pour la première fois ou réédités – les philosophes religieux, les penseurs émigrés, les grands auteurs étrangers naguère interdits. La philosophie est alors très à la mode. En 1994, Soljenitsyne revient en Russie et fait renaître des idées que l'on croyait disparues. Par ailleurs, la ville natale de Poutine, Saint-Petersbourg, est une capitale intellectuelle. De nombreux philosophes plus ou moins dissidents y vivent. Il est possible qu'il en ait croisé quelques-uns. Dans tous les cas, il ne peut pas ne pas être interpellé par l'ambiance effervescente de l'époque, d'autant qu'une section spécialisée du KGB suit les débats d'idées qui travaillent la société. Il suffit d'ailleurs d'allumer la télévision pour écouter des débats passionnés sur ce pan de la culture niée ou défigurée par la propagande soviétique.

Une fois parvenu, en 2000, à la présidence du pays, s'il se veut pragmatique et souple, Poutine a besoin

de repères idéologiques dans un pays divisé entre nostalgiques du soviétisme, démocrates anticomunistes, nationalistes plus ou moins pro-soviétiques... Il veut rassurer ses concitoyens sur la solidité de sa pensée et de son action. Les gens doivent entendre un discours structuré. Il faut galvaniser le peuple pour reconstruire le pays et donner une direction claire aux fonctionnaires. Dans un pays où le mécanisme des décisions politiques est toujours très opaque, chacun de ses mots est scruté. Ce n'est donc pas du tout un hasard si, comme nous le verrons, Poutine cite tel ou tel philosophe dans ses discours, notamment dans ses grandes adresses à la nation ou à ses représentants.

Poutine a évolué de 2000 à nos jours. Il n'a pas changé ses convictions, mais il a de plus en plus osé les exprimer, à mesure qu'elles se cristallisaient et profitaient de références nouvelles. Son deuxième mandat, de 2004 à 2008, est marqué par une nette crispation. Son troisième, commencé en 2012, a carrément débuté sous le signe de la revanche – contre les manifestants opposés à son retour au pouvoir et contre l'Occident. Il a pris un tournant conservateur en 2013. Il est devenu impérialiste l'année suivante. De plus en plus nettement, Poutine incarne la revanche de ceux qui n'ont pas supporté la chute de l'URSS et sa métamorphose en démocratie. Le président russe veut également laisser sa marque dans l'histoire. Pour cela, des idées profondément ancrées dans l'histoire du pays sont indispensables. Le fait de savoir s'il y croit ou non est secondaire. Vladimir Poutine est peut-être, comme Dimitri Karamazov, le héros de Dostoïevski, une "nature

large”, à la fois cynique et idéaliste, avec sincérité dans les deux cas.

Avant d’explorer les vecteurs philosophiques du “poutinisme”, disons un mot sur l’entourage du président. Qui lui parle de philosophie? Qui s’enthousiasme devant lui de ses dernières lectures? Qui lui fait lire des passages écrits il y a cent ans, mais qui paraissent s’appliquer à la situation actuelle? Évoquons tout d’abord deux conseillers historiques de Poutine. Vladislav Sourkov, que la presse considère comme son “Raspoutine”, ce talentueux créateur du concept de “démocratie souveraine”, cet expert en “technologies politiques”, qui faisait naître des partis *ad hoc* ou des mouvements de jeunesse, n’a pas perdu son influence. Après une période de relatif retrait, il est devenu conseiller du président pour les affaires ukrainiennes. Mais il est de retour au Kremlin, en charge, notamment, de l’Ukraine. Gleb Pavlovski, qui fournissait des idées à Poutine dans les années 2000, à l’époque de la “démocratie dirigée”, ne fait plus partie de l’entourage intellectuel du président. Poutine, d’après nos interlocuteurs, ne lit pas les journaux et ne consulte pas Internet, qui ne lui inspire pas confiance. Il s’informe à partir des fiches qu’on lui transmet ou des dossiers rouges que ses collaborateurs déposent sur son bureau. Qui lui fournit les informations dont il a besoin pour agir?

Ce sont d’abord ses amis et alliés proches du clan des *siloviki*, issus pour la plupart de l’armée, de la police ou des services secrets, et souvent originaires,

comme lui, de Saint-Pétersbourg. En croisant les sources et les déclarations de nos interlocuteurs russes, nous pouvons citer une demi-douzaine de personnes qui côtoient quasi quotidiennement le président dans le cadre de son action politique : Alexandre Bortnikov, directeur du FSB depuis 2008 ; Alexandre Bastykine, président du Comité d'enquête de la Fédération de Russie, un criminologue et un très ancien camarade de Poutine ; Igor Setchine, un autre Pétersbourgeois très proche de Poutine, président du conseil d'administration du groupe pétrolier Rosneft, soupçonné d'être l'un des principaux responsables de la mise en détention de Mikhaïl Khodorkovski, et que le *Financial Times* considérait en 2010 comme le "troisième homme du pouvoir" (après Poutine et Medvedev) ; Youri Kovaltchouk, oligarque très impliqué dans la banque et les médias ; Vladimir Yakounine, président de la Société russe des chemins de fer jusqu'en août 2015 ; le ministre de la Défense Sergueï Choïgou ; et dans une moindre mesure Dmitri Rogozine, vice-Premier ministre chargé du secteur militaire-industriel, très actif durant la crise ukrainienne... Parmi ce groupe, le plus impliqué dans l'étude de la pensée russe et une vision conservatrice du monde est Vladimir Yakounine. Ayant obtenu un doctorat en science politique, il organise à grands frais des rencontres intellectuelles autour du "Dialogue des civilisations". Et défend des positions violemment antioccidentales. Très croyant, il se rend à Jérusalem chaque année, à l'office de Pâques, afin d'en rapporter la flamme du "feu sacré" qui y apparaîtrait miraculeusement. Il se veut donc un des fers de lance d'une renaissance religieuse

et morale de la Russie. Enfin, s'ils ne sont pas des politiques, deux autres hommes influencent la réflexion du président russe. Le célèbre cinéaste Nikita Mikhalkov, depuis deux décennies, prétend incarner le renouveau d'une "Russie blanche" après la chute du communisme. Il doit parler de ses lectures au président, dont il est proche. Nous verrons qu'il lui a fait connaître l'œuvre du philosophe Ivan Ilyine. Enfin, Poutine aurait un confesseur, le père Tikhone Chevkounov. Cet ancien étudiant de l'école de cinéma de Moscou est maintenant supérieur du monastère de la Rencontre (Sretenski) dans le centre de Moscou. Il est puissant et craint. On lui prête une réelle influence sur le président¹.

Qu'émerge-t-il de ces rencontres, de ces récits de lecture, de cette vision du monde partagée entre compagnons? Une doctrine, que l'on devinait confusément depuis quelques années, se dégage de plus en plus clairement. Tout comme le personnage de Poutine, impénétrable et imprévisible, elle est complexe. Mais après avoir lu et relu, nous aussi, nos classiques de la pensée russe (pas toujours traduits en français), interrogé des commentateurs avisés et des acteurs de la vie intellectuelle en Russie, décortiqué les discours de Vladimir Poutine depuis son accession à la présidence, un tableau s'esquisse. Cette doctrine s'étage sur plusieurs plans : à partir d'un héritage soviétique assumé et d'un libéralisme feint, le premier plan est

1. Voir notamment un article du *FT Magazine*, "Putin and the monk", par Charles Clover, 25 janvier 2013.

une vision conservatrice. Le deuxième, une théorie de la Voie russe. Le troisième, un rêve impérial inspiré des penseurs eurasistes. Le tout sous le signe d'une philosophie à prétention scientifique.

Cette doctrine hybride et mouvante nous promet à tous un avenir agité. Voyons.

I

DES SOVIETS AVANT TOUTE CHOSE

Poutine cherche-t-il à reconstruire l'URSS? Son projet d'Union eurasiatique et son offensive en Ukraine le laissent croire. Et si c'est le cas, est-il un nostalgique de l'Union soviétique? Examinons les faits. S'il est soviétophile, c'est d'abord par fidélité à ses racines. Vladimir Poutine naît dans la ville de la révolution russe, Leningrad, en 1952. Cette cité famélique et délabrée porte encore les traces d'un blocus meurtrier de presque deux ans et demi. Staline est toujours vivant. Le père de Vladimir Poutine a combattu et a été blessé durant la Seconde Guerre mondiale au sein des forces du NKVD, la police politique, chargé des prisonniers et de l'application des ordres du haut commandement. Ouvrier qualifié dans une usine fabriquant des wagons de chemin de fer, il est inscrit au Parti communiste. Il a été membre, plusieurs années durant, de la section du Parti de son usine. Sa mère, croyante alors que le père est athée, vit de petits travaux. Le grand-père de Vladimir Vladimirovitch, lui, a eu un destin nettement moins ordinaire au sein du régime communiste. Juste après son accession à la présidence de la Russie, Poutine a dû s'expliquer sur ce point : "Que

penserait votre grand-père de son petit-fils, devenu un président démocratiquement élu?”, lui demande un journaliste américain. Réponse légèrement embarrassée : “Le fait que mon grand-père ait travaillé comme cuisinier chez Staline ne dit absolument rien de ses opinions politiques. C’était alors un autre pays, avec une autre vie¹”... Après avoir cuisiné pour Lénine, l’aïeul a en effet servi Staline, avant de terminer ses jours dans une maison de repos du Parti.

Malgré cette généalogie sans dissidence, le jeune Vladimir est à mille lieues de toute ferveur léniniste. D’après ce que nous savons de lui – et nous ne savons que ce qu’il a bien voulu raconter, puisqu’il a fermement verrouillé sa biographie dès son arrivée au pouvoir² –, il n’a jamais vraiment cru au communisme. Il ne cite pratiquement pas Marx dans ses discours ou ses entretiens, sinon pour le critiquer. Lors d’une rencontre avec les acteurs du monde de la culture, en août 2014, par exemple, il plaisante quand son interlocuteur cite Marx et Engels : “Ce sont les Allemands qui sont coupables, ce sont eux qui nous les ont imposés, en exportant leur marxisme chez nous³...” Il affirme souvent n’avoir jamais cru à l’idéal d’une société sans classe : “J’étais convaincu que l’idée communiste n’était rien de plus qu’une belle histoire, mais (...) une belle histoire dangereuse (...) menant à une

1. Interview sur la chaîne de télévision américaine NBC, 2 juin 2000.

2. C’est ce qu’explique bien Masha Gessen dans *Poutine. L’homme sans visage*, Fayard, 2012.

3. Entretien avec les acteurs de la culture, 14 août 2014, Yalta.

impasse non seulement idéologique, mais aussi économique¹.” C’est un point crucial : travaillant au sein du KGB, et connaissant parfaitement le retard de développement de l’URSS par rapport aux pays développés, Vladimir Poutine sait, dès “le milieu ou la fin des années 1980²”, que le système économique étatique avance sûrement vers la faillite. Il s’affirme donc toujours plutôt libéral sur le plan économique. S’il n’est pas anticommuniste, le jeune homme, comme beaucoup de ses concitoyens, ne croit ni à la propagande ni même au rêve d’une société sans classe. Pragmatique, il constate l’échec de l’économie planifiée.

Vladimir Poutine partage cependant pleinement les valeurs cardinales de la société soviétique. Il n’a peut-être pas les mêmes convictions politiques que son grand-père ou que son père, mais il affirme partager avec eux l’essentiel : le patriotisme. Poursuivant sa réponse sur ses aïeux, il contre-attaque : “Tous les membres de ma famille aimaient, aiment la Russie, se sont montrés patriotes envers ma Patrie et m’ont élevé précisément dans cet esprit³.” Selon lui, en effet, avant toute idéologie communiste, ce que l’on enseignait en Union soviétique était “l’amour de sa patrie⁴”.

Autre valeur cardinale de la vie soviétique dans laquelle baigne le jeune homme : la culture militaire.

1. Interview NBC, 2 juin 2000.

2. Interview à la BBC, 5 mars 2000.

3. Interview NBC, 2 juin 2000.

4. *Ibid.*

Dans ses chroniques de la vie soviétique, l'écrivain biélorusse Svetlana Alexievitch insiste sur ce trait, fondamental pour comprendre les événements d'aujourd'hui : "Notre pays était un pays militaire, 70 % de notre économie était au service de l'armée. Et nos meilleurs cerveaux aussi. Les physiciens, les mathématiciens..." Tous, hommes, femmes, enfants, étaient soumis à "l'idéologie militaire"¹. L'éducation était militariste, les enfants devant lire de la littérature de guerre pour se préparer au sacrifice. Le service militaire, avec ses bizutages atroces et ses rites d'initiation virils, constituait un des moments les plus importants de la vie soviétique. En général, l'ambiance de l'existence tout entière était martiale, entre défilés, culte des héros et des martyrs, discipline collective : "On croyait qu'un jour, on vivrait bien. Attends, supporte... Attends, sois patiente... On a passé toute notre vie dans des casernes, dans des dortoirs, des baraquements", rapporte encore Svetlana Alexievitch². Même aujourd'hui la manière de parler des civils, de s'adresser aux autres, dans toute la zone ex-soviétique, est empreinte d'une sèche efficacité militaire. D'ailleurs, dans la lutte grandiose entre monde capitaliste et monde communiste, résume un autre de ces Soviétiques moyens interrogés par Svetlana Alexievitch, "il n'y a pas de frontière entre l'état de paix et l'état de guerre. Nous sommes toujours en guerre"³. Ayant grandi, quelques

1. Svetlana Alexievitch, *La Fin de l'homme rouge*, Actes Sud, 2013, p. 149.

2. *Ibid.*, p. 109.

3. *Ibid.*, p. 46.

années après la fin du conflit, dans la “ville-héros” dont la mémoire demeure intouchable, Vladimir Poutine est l’enfant de ce militarisme du quotidien. Il n’a pourtant pas combattu. Il est né après la Seconde Guerre mondiale, n’a pas participé à l’invasion de l’Afghanistan entre 1979 et 1989. Durant le premier conflit tchéchène (1994-1996), il est déjà un fonctionnaire haut placé. Quant à la seconde guerre de Tchétchénie, à partir de 1999, c’est lui qui la déclenche. Vladimir Poutine est d’autant plus martial qu’il n’a jamais connu la guerre. S’il aime à projeter l’image d’un héros viril, c’est qu’il est hanté par elle.

Un trait important de cette culture militariste détermine la philosophie de l’histoire spontanée de nombreux Soviétiques. C’est l’URSS qui, la première, a stoppé la progression allemande, a fait plier l’armée adverse à Stalingrad puis l’a fait reculer jusqu’à Berlin. Staline, qui avait pactisé avec Hitler, est devenu aux yeux du monde le grand vainqueur du conflit. La culture de la guerre permanente est aussi celle de la victoire. Et celle-ci, aux yeux des dirigeants russes et soviétiques, donne des droits. Dans son exaltation croissante de l’armée, accompagnée d’une augmentation de son budget, Vladimir Poutine, au début de son troisième mandat en 2012, s’appuie sur la victoire contre le nazisme pour attribuer à la Russie une sorte de supériorité morale dans les relations internationales. Dans son discours prononcé durant la parade du 9 mai, il clame : “Nous avons un immense droit moral, celui de défendre nos positions de manière fondamentale et durable. Parce que c’est précisément